

temps
à chambre.
double»
dre. Parfois
e temps.
à la surface.
e Chagrin

Coeur double

Décembre 2004, numéro 39

CORPS DOUBLES



Canif



Cégep du
Vieux Montréal

Corps doubles

CŒUR DOUBLE, numéro 39, décembre 2004
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (20814)
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible sur
Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Couverture : photographie de Ginette Laurin
Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost

Canif

LA FONDATION
du cégep  du Vieux Montréal

La résonance du double

Comme deux doigts de la main, écrire le geste volontaire et conscient qui voit et qui dicte les mots. « Un corps dynamique, énergique, est en soi un objet poétique », dit Ginette Laurin, directrice de la compagnie de danse contemporaine O Vertigo. Exercices croisés.

« Dans mon texte, j'ai voulu montrer que le mouvement est partout et par quelle espèce de symbiose il pouvait s'enchaîner dans le temps et l'espace, à divers endroits du monde », écrit Karine Gordon-Marcoux.

« J'ai travaillé avec les pronoms personnels je, tu et nous. Je me suis inspirée des propos de Ginette Laurin, ainsi que de plusieurs thèmes suggérés par son œuvre : le double, les correspondances, le mouvement corporel comme langage, l'éphémère, la vie et la mort du personnage, les traces », écrit Dominique Piché.

« Les photographies de Ginette Laurin montrant des traces dans un lit désert m'ont inspirée. Elles laissent des traces dans ma poésie et sur mes pages blanches, désormais plus désertes », écrit Édith Paré-Roy.

« J'ai exploré la possibilité de se projeter soi-même à travers son reflet », écrit David Riendeau.

Ces objets de poésie s'affichaient, cet automne, au Musée d'art contemporain (MAC), sous le titre *La résonance du double*. Lors de la visite au musée, nous nous sommes interrogés sur l'âme, qui émanait d'une carcasse de robe métallique. Elle flottait, libérée de son habitacle. Mystère de la technique, magie de l'objet, évocation méditative et poétique, que fallait-il y voir? Les questions fusaient. La chorégraphe Ginette Laurin est ainsi venue rencontrer les élèves du profil Création littéraire, non seulement pour expliquer sa démarche, mais pour ouvrir nos perceptions.

Guylaine Massoutre
Professeure du cours « Langage des arts de la scène II »

Un, deux, ...

Entretien réalisé avec Ginette Laurin.

L.R.L. : Madame Laurin, pourquoi cet intérêt marqué pour la danse ?

G.L. : Je considère que le corps humain est fascinant, l'être humain dans son entier l'est aussi d'ailleurs. Tout passe par le corps. Il devrait y avoir plus de gens qui s'intéressent à la danse, car le corps est un élément qui nous réunit tous. Je me suis toujours intéressée à la singularité de l'individu et, par conséquent, à la notion du double.

L.R.L. : Votre installation « La résonance du double », exposée au Musée d'art contemporain, comporte six parties distinctes. J'aimerais que vous nous parliez de chacune de ces parties en commençant par la première qui se trouve à l'entrée.

G.L. : La première création à l'entrée est une série de photos montrant la même clôture, photographiée à six moments distincts de la journée. Ce qui varie, d'une photo à l'autre, c'est l'ombre qui se déplace sur la neige. Malgré le point de vue statique de la caméra et l'immobilité de la clôture, il subsiste un mouvement, celui du soleil.

L.R.L. : La seconde installation implique des jumelles identiques qui, si je ne m'abuse, ne sont pas danseuses professionnelles.

G.L. : Non, en effet, elles ne dansent pas. Suite à une annonce dans le journal *Voir*, six couples de jumelles sont venus auditionner pour la performance. J'évaluais leur niveau de concentration, très important dans ce cas-ci, puisqu'elles auraient à répéter le même mouvement pendant deux heures. Leur tâche se résume à être assises sur un cube et guidées par un signal lumineux, à ramasser une pierre et la laisser tomber encore et encore. On s'interroge sur la notion du double parfait. Elles sont des jumelles identiques et elles semblent synchronisées. Cependant, avec le son que la pierre fait

en tombant sur le sol, on remarque souvent un décalage. Ainsi, le son révèle des choses que l'oeil ne peut pas saisir.

L.R.L. : Si l'on se déplace vers la droite dans l'exposition, on peut pénétrer dans un espace restreint et très sombre où d'autres jumeaux nous sont présentés.

G.L. : Oui, pour ce projet, nous avons sélectionné un couple de jumeaux, des ingénieurs, et je leur ai montré la même chorégraphie, séparément. Le premier dansait dans du gros sel et le second dans du verre brisé. L'image des deux hommes était projetée au sol et, par un jeu de miroir, se voyait reflétée deux autres fois. Entre les deux miroirs, une ligne vacillante venait illustrer graphiquement le mouvement du son. Encore une fois, il est intéressant de voir ce que le son nous révèle, une différente intensité pour une même chorégraphie. Aussi, l'interprétation et la compréhension, différentes pour chacun des jumeaux, me semblent très captivantes.

L.R.L. : Pourquoi avoir créé un espace si restreint et isolé pour cette installation ?

G.L. : Nous n'avions pas d'autre choix pour des raisons techniques. À cause des miroirs, l'effet n'était pas possible sans une noirceur totale.

L.R.L. : Ensuite, il y a cette série d'images exposant votre propre lit.

G.L. : Oui, ce que j'ai souhaité faire est montrer la trace laissée par le corps en mouvement pendant la nuit. J'ai donc photographié mon lit au réveil, pendant trois mois, d'un même point de vue. Les photos de ces trois mois s'enchaînent dans un fondu très subtil.

L.R.L. : Et la robe cage, maintenant ?

G.L. : Dans celle-ci, il y a projection sur un écran de tulle d'une danseuse professionnelle qui danse dans une robe métallique. Cette même robe se tient derrière le voile, immobile. La projection a été travaillée de façon à ce que l'on puisse voir les traces du mouvement du corps. Ces traces de mouvements sont difficilement visibles à l'oeil nu, je trouvais qu'il était saisissant de pouvoir les observer.

L.R.L. : Et finalement, parlez-nous de « Variations ».

G.L. : Quatre danseurs exécutent le même solo l'un à la suite de l'autre, sur une petite plate-forme surélevée. Comme les danseurs ne peuvent pas être présents en tout temps, il y a parfois une projection qui remplace la performance live. J'ai invité les danseurs à commenter la chorégraphie, à dire ce qu'ils ressentaient lorsqu'ils dansaient ce solo. Ainsi, pendant que l'un s'exécute, l'autre parle au micro. Ce n'était pas prévu ainsi dès le départ. À la suite d'un problème technique avec le casque d'écoute, on a dû improviser, et j'ai proposé qu'ils parlent en direct au micro. Comme les danseurs sont plus habitués à s'exprimer avec leur corps qu'avec les mots, le résultat est très particulier et très touchant. Dans cette installation, le spectateur peut constater la différence entre les interprètes dans le mouvement, mais aussi dans l'intention.

L.R.L. : La différence dans l'intention nous est révélée par le support auditif, soit ce qui est entendu dans le casque d'écoute. Parlez-nous donc plus en détail de ce dernier.

G.L. : Il y a quatre options possibles sur le casque d'écoute. La première est un accompagnement musical s'agençant à la chorégraphie présentée sous vos yeux. La seconde option vous amène au coeur de la répétition. Un micro avait été posé dans le studio alors que j'enseignais le solo de « Variations » et l'on peut entendre les questions des danseurs quant aux différents mouvements, ainsi que mes précisions. Ensuite, dans la troisième

option, vous entendez ces fameux commentaires des danseurs à propos de leurs impressions sur la chorégraphie. Et finalement, la dernière option regroupe les pensées et mots-clés que les danseurs se disent, lorsqu'ils dansent. C'est ainsi qu'il est possible de constater la différence dans l'intention, par les trois dernières options. Souvent, pour un même mouvement, deux danseurs pouvaient avoir deux mots-clés complètement opposés.

L.R.L. : Et quelles réflexions cette création vous a-t-elle inspirées ?

G.L. : En créant une dualité entre l'image et le son, j'ai voulu remettre en question l'existence possible du double parfait. Préoccupation très actuelle, il me semble, étant donné l'éventualité du clonage. De plus, en constatant l'impossibilité du double parfait, cela ramène l'individu à un état de solitude.

L.R.L. : Nous vivons dans une société qui accorde beaucoup d'importance à l'image. Parlez-nous donc du rapport entre la danse et l'image.

G.L. : La particularité de la danse, c'est qu'elle constitue une image éphémère. La danse actualise une sorte de virtualité. Avec cette installation cependant, je l'ai mariée à d'autres médiums, tels que la photo et la vidéo, et cela a permis de lui donner une forme plus durable. C'est un peu pourquoi la danse est un univers pauvre, on ne peut pas vendre une chorégraphie comme on vendrait un tableau. Et d'ailleurs, les chorégraphes célèbres connaissent plus de succès avec les films qu'ils produisent qu'avec les chorégraphies elles-mêmes.

L.R.L. : Merci, Ginette Laurin !

Double itinéraire

E

Lenez plongé dans mon livre de chimie, je ne l'aperçois pas tout de suite.

Emmanuelle est toujours trop occupée par les atomes, les symboles, les électrons. Mais il est là, à essayer d'intéresser les gens qui flânent dans le parc à son petit dépliant.

Je sens qu'il s'approche avant de le voir. La lumière du soleil a changé, il jette une longue ombre floue sur mon tableau périodique. Je lève la tête, m'attendant à me faire coller un dépliant publicitaire sous le nez.

— Un *Itinéraire*, mademoiselle ? C'est seulement un dollar.

— Non, merci, dis-je, grimaçant au soleil.

— On vous dit où aller, vous y allez et qui sait ce que vous allez trouver...

Il a confiance en son produit, je flanche. Fouillant dans mon sac à main, je lui tends un beau huard tout neuf, qu'il s'empresse de fourrer dans sa poche. Sans conviction, je glisse les feuillets entre les pages de mon livre de chimie et tente de me concentrer sur l'énergie potentielle et autres notions. Au bout de quelques minutes à essayer de résoudre un problème complexe, la curiosité l'emporte.

Votre point de départ est l'endroit où vous vous trouvez au moment où vous lisez ces lignes. Munissez-vous de bonnes chaussures de marche et dirigez-vous vers l'ouest. Marchez pendant trois kilomètres.

Je souris. C'est anodin, mais ma chimie peut bien attendre. Je me lève, époussette mes jeans et prend la direction de l'ouest.

E

J'ai entendu le klaxon alors que je finissais de mettre une dernière touche de rouge à lèvres. C'était Marisol qui venait me chercher dans sa nouvelle voiture décapotable. J'ai saisi mon petit sac à main en lamé argenté et je suis sortie aussi vite que mes hauts talons me le permettaient.

— Prête à danser toute la nuit, Emma? a-t-elle demandé en guise de salutation.

— Et à descendre des margaritas? ai-je renchéri.

Excitée comme une puce, Marisol a fait vrombir le moteur de sa voiture et a démarré sur les chapeaux de roues. Dix minutes plus tard, nous attendions en file pour entrer au bar, dans une nuit passablement fraîche, surtout pour une fille en bustier et minijupe.

— Un *Itinéraire*, mademoiselle?

Un itinérant s'est approché. Vêtu de loques, empestant le camion à ordures, il essayait de me passer un dépliant crasseux.

— Allez-vous-en! ai-je crié d'une voix aiguë. Laissez-moi tranquille, espèce de clochard!

— C'est seulement un dollar, a-t-il répliqué, imperturbable.

Il a essayé de s'emparer de mon sac à main, ou du moins en ai-je eu l'impression. J'ai tiré violemment sur la bandoulière et ai bousculé plusieurs personnes. Le contenu de mon sac s'est répandu sur le sol et le vagabond a ramassé plusieurs pièces avant de se sauver. L'un de ses stupides papiers est allé choir dans une flaque de boue.

— Bah! Autant le ramasser, m'a dit Marisol. Ça m'a toujours intriguée, ces trucs.

Votre point de départ est l'endroit où vous vous trouvez au moment où vous lisez ces lignes. Munissez-vous de bonnes chaussures de marche et dirigez-vous vers le nord. Marchez pendant huit kilomètres.

— On essaie? a suggéré Marisol.

E

Je suis seule. J'ai marché pendant des heures, toute la nuit, puis le soleil s'est levé. Je suis maintenant d'une humeur massacrante.

Je suis à l'autre bout de la ville, cet itinéraire m'a menée au milieu de nulle part. Au beau milieu de la nuit, j'ai failli me faire renverser par une folle qui conduisait à toute vitesse. Je me suis dit alors que je ferais mieux de prendre un peu de repos, et j'ai dormi sur un banc de parc. Les autobus avaient cessé de rouler depuis belle lurette lorsque j'ai pris cette décision. Je n'avais pas assez d'argent pour prendre un taxi.

Je m'assois sur le rebord du trottoir, décidée à reposer mes jambes avant de continuer. Et mon cerveau. Car, à part quelques indications géographiques, l'itinéraire a plutôt une allure de chasse aux trésors ! Des énigmes ardues me révèlent la prochaine destination. D'ailleurs, c'est uniquement pour le plaisir intellectuel que me procurent ces énigmes que je poursuis cette marche. Autrement, il y a longtemps que j'aurais rebroussé chemin.

Votre prochaine destination totalise 7, chiffre neutre entre tous, chiffre de la science. Or, ce n'est point la science que révélera votre 7; c'est l'art.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

E

J'ai horriblement mal aux pieds. Je suis seule. Mais comme je m'amuse !

Il y a longtemps que je n'ai pas fait fonctionner mon cerveau ainsi. Les énigmes sont de véritables pièges pour l'esprit ! J'en ai résolu quatre, c'est le matin. J'ai dormi pendant quelques heures dans les buissons d'un parc où je me trouvais, après avoir réfléchi pendant des heures à la prochaine énigme. À quatre heures du matin, la réponse m'est venue et je suis partie à fond de train à la recherche du prochain indice.

Votre prochaine destination totalise 7, chiffre neutre en tous, chiffre de la science. Or, ce n'est point la science que révélera votre 7 ; c'est l'art.

— Ce n'est pas juste ! dis-je tout haut.

C'est le cinquième indice. Je ne comprends rien.

— Besoin d'aide, m'dame ? fait quelqu'un derrière moi.

Je me retourne. C'est un sans-abri. Il porte au moins cinq épaisseurs de chandails, mais tous sont troués. Sa barbe est miteuse. Il émane de lui une odeur fort déplaisante que je ne saurais décrire.

Désespérée que je suis, je lui lis l'indice. Il s'éloigne en levant les mains et son sourire dévoile une bouche édentée.

— J'comprends rien. Des 7, y'en a partout... Prenez la septième rue, par exemple...

— Non ! dis-je, frappée de l'éclair du génie. Non, le 7, c'est le pH ! C'est le pH neutre, celui de l'eau !

— Hein ?

— Merci !

Je prends le temps de serrer la main noire de crasse, avant de me mettre à courir. Direction, le lac ! Dieu bénisse les principes chimiques !

E

Le lac ! Peuh ! De l'art ! Oui, je l'avoue, le soleil qui se reflète sur l'eau mouvante a une certaine beauté, mais de là à le comparer à la science ! La science est la mère suprême qui règne sur l'art, l'enfant bâtard qu'on ne devrait montrer à personne.

Consciente d'avoir perdu mon temps, je fais quelques pas le long de la jetée. L'endroit est presque désert. C'est aussi bien, je n'ai envie de voir personne.

— Mademoiselle ! lance une voix rocailleuse derrière moi.

Je me retourne. C'est l'homme qui m'a vendu l'*Itinéraire*.

— C'est beau, hein ? C'est magique, dit-il.

— Allez-vous-en ! Vous m'avez volé ! Rendez-moi mon dollar ! Voleur, allez-vous-en !

Je ne comprends pas la rage qui m'étouffe.

— Monsieur, monsieur ! C'est super, ici !

Le regard de l'itinérant s'éclaire. Je me retourne. Une jeune fille, pareille à moi, mais vêtue d'un bustier et d'une minijupe, court vers nous. Pareille à moi, à l'exception des vêtements. Quand elle me voit, elle s'arrête tout net.

— Emmanuelle ?

— Emma ?

E

Nous avons pris un taxi ensemble. Dans la voiture, ma sœur jumelle a réglé quelques équations chimiques que j'ai regardées avec un intérêt superficiel.

Réflexion double

Justine Bérard, 32 ans, jumelle d'Esther Bérard, participe à l'exposition de Ginette Laurin intitulée « La Résonance du double ». Son rôle dans cette exposition est de lâcher une pierre dans un enclos de bois lorsqu'un signal lumineux le lui indique.

« C'est le moment de lâcher la pierre. Et hop ! Voilà. Il est maintenant temps de la ramasser. Cette exposition va finir par me donner une tendinite. Ça ne fait qu'une semaine que j'y participe et, déjà, j'ai mal aux biceps lorsque je me lève le matin. Justement, je me demande comment ira la réunion demain au bureau. J'espère, du moins, que je réussirai à arriver à l'heure. Avec Lili que je dois préparer pour la sortie scolaire et avec le chien que je dois déposer chez le vétérinaire; je devrai me lever tôt pour réussir à arriver à temps pour neuf heures trente. D'ailleurs, j'espère que la petite aime sa nouvelle gardienne, elle avait l'air très gentille, mais... avec tous les cas d'enfants maltraités par leurs gardiennes qui semblent être de parfaites nounous, on ne peut plus se permettre de faire confiance à qui que ce soit... Ah ! Je meurs d'envie de prendre mon cellulaire et d'appeler, pour voir si tout va bien. Oups ! Déjà le signal lumineux. Et voilà, c'est lâché ! Mais, malheureusement, pas en même temps qu'Esther ; on a entendu très clairement deux sons cette fois-ci, le mien et ensuite le sien...ou peut-être le contraire. Je me demande si le groupe qui nous regarde l'a remarqué. Peu importe...Il faudrait que j'arrive à me concentrer sur le projet que j'ai à présenter demain à la réunion, comme ça, je n'aurais pas à le réviser ce soir et je pourrais regarder le film que Lili voulait voir avec moi. Donc, je commencerai par amadouer le promoteur, en lui parlant des chansons que l'on chantait dans notre jeunesse, je pourrais même leur chanter trois petits chats. Trois petits chats, trois petits chats, trois petits chats, chats, chats, chapeau de paille... Oui ! Ce sera parfait. Je me demande quelle heure il peut bien être. S'il est déjà six heures, j'espère que Jérôme est revenu à la maison et qu'il prépare le souper de Lili. S'est-il souvenu que Lili avait une présentation orale à préparer ? Je me demande ce que cet homme a, à regarder ma sœur de cette manière. Je me demande surtout

si elle remarque qu'il la regarde de cette manière. Elle est sûrement perdue dans ses pensées, en ce moment. D'ailleurs, c'est étonnant qu'elle n'ait pas encore raté une séquence, en oubliant de lâcher ou de reprendre sa pierre au bon moment. Bien sûr, c'est une femme douée d'une grande capacité de concentration, mais seulement quand elle n'a pas une de ses histoires abracadabrantes en tête! Sacré Esther! C'est elle qui nous a embarquées dans cette aventure! Le signal lumineux... Et hop! Ma pierre est lâchée. Je ne sais pas ce que je donnerais pour que mon estomac cesse de gargouiller. J'espère que personne dans l'assistance ne le remarque. C'est ma faute, j'aurais dû prendre une pause pour dîner, mais j'étais trop absorbée par ce dossier... Si Esther et Jérôme apprenaient que je n'arrête pas de travailler pour dîner, j'aurais droit à tout un sermon sur mes habitudes de vie et de la mauvaise gestion de mon temps... Esther se mordille la lèvre, je me demande à quoi elle peut bien réfléchir. »

Esther Bérard, 32 ans, jumelle de Justine Bérard, participe à l'exposition de Ginette Laurin intitulée « La Résonance du double ». Son rôle dans cette exposition est de lâcher une pierre dans un enclos de bois lorsqu'un signal lumineux le lui indique.

« Le signal va apparaître dans... Trois... Deux... Un... Boum! Vraiment, j'adore cette exposition! Elle me permet de faire le vide durant trois heures par jour, de penser seulement à des choses qui me font plaisir. Karl... Je me demande s'il pense à moi en ce moment. Je crois que c'est l'homme de ma vie. C'est la première fois que j'aime un garçon pendant plus de deux mois. Il ne peut pas y avoir d'erreur : il est l'homme de ma vie. Ce soir, nous sortirons jusqu'aux petites heures. C'est une excellente idée! Ah! Je meurs d'envie d'attraper mon cellulaire pour le lui proposer et aussi pour entendre le son de sa douce voix de miel. Oups! Déjà le signal lumineux! Trois... Deux... Un... Boum! Vraiment, cette fois-ci, nous avons fait boulette. On a pu discerner clairement deux fois le boum. Espérons seulement que personne n'a remarqué mon manque d'attention. À moins que ce soit celui

de Justine? Peu importe. Je me demande ce que je mettrai ce soir; ma mignonne petite robe rouge ou l'élégante noire? Je crois que je n'ai pas fait la lessive depuis la dernière fois que j'ai porté la rouge...tant pis! Ce sera la noire. Dans un sens, ce sera parfait, puisqu'elle va à merveille avec les nouveaux escarpins que je me suis achetés tout à l'heure. Je pourrai avoir l'opinion d'Annick sur cette nouvelle acquisition. Trois petits chats, trois petits chats, trois petits chats, chats, chats, chapeau de paille... Je me demande pourquoi j'ai soudainement cette vieille chanson en tête. C'est tout de même un bon souvenir. Je nous vois, Justine et moi, en train de la chanter sans arrêt, tout en nous balançant dans le jardin. Je me demande ce que ce joli monsieur a à me regarder de cette manière. Il y a sûrement quelque chose qui cloche sur moi, à force de m'accroupir pour ramasser cette roche, ma veste a pu se décoller. Si seulement Justine pouvait détourner le regard pour me le dire. De toute façon, à l'heure qu'il est, elle doit être très absorbée à penser soit à un contrat, à une réunion ou à je ne sais quelle peccadille reliée à son boulot. Ou peut-être que c'est à Lili, ou à cet incapable de Jérôme... Vraiment, ma sœur a une vie beaucoup trop stressante, elle n'a pas même trois secondes pour penser à elle. D'ailleurs, c'est étonnant qu'elle n'ait pas encore raté sa séquence, en débitant son programme de campagne publicitaire, plutôt que de lâcher sa roche! Non, j'exagère, ma sœur est une femme dotée d'une bonne capacité de concentration et de contrôle sur elle-même. Sacré Justine! Jamais personne ne pourra la prendre en flagrant délit de laisser-aller. Mis à part moi, peut-être; je la connais trop bien pour ne pas remarquer qu'elle ne s'est rien mis sous la dent aujourd'hui. Les lamentations de son estomac depuis le début de la représentation la trahissent. Elle n'a jamais pu supporter de négliger un repas. Elle le sait très bien. Je ne vois pas pourquoi elle ne s'arrête tout de même pas pour dîner. Je devrais lui en parler à la sortie du musée. D'ailleurs, je me demande à quoi elle peut bien réfléchir en ce moment. »

Ombres sur Saint-Paul

Le Nom était parti trop tôt de chez lui, un mauvais calcul de temps. Cela faisait en sorte qu'il arrivait à destination embarrassé, étant donné qu'il ne connaissait personne, ou du moins personne avec qui il pouvait se sentir à l'aise en présence d'inconnus. Rien ne lui disait qui vaille de rester à attendre près de la porte en compagnie de gens dont il ne savait rien. Le Nom en avait pris conscience, alors qu'il sortait en ville avec un compagnon de classe qu'il connaissait peu. Les deux s'étaient retrouvés rapidement muets, une fois les banalités terminées, faute de se connaître assez pour entamer quelque chose de plus consistant. Mais, cette fois-ci, il allait parer le coup et, dès qu'il arriva à la bonne adresse, il ne fit que passer devant la porte pour voir qui était arrivé avant lui. Il aperçut un collègue qui semblait avoir une discussion très monotone avec deux inconnus. En arrivant trop tôt, il avait l'impression superficielle de ne pas savoir se faire désirer. Probablement par peur de manquer un des rares événements de ce genre qui meublèrent chichement sa vie. Le mot superficiel est ici utilisé, car il considérait la ponctualité comme une marque de respect pour l'hôte. Donc, il tentait d'arriver à l'heure, mais espérait que d'autres fussent comme lui, sans quoi il n'aurait qu'à rester comme une carpe, avec un presque inconnu.

Toujours est-il que Le Nom se trouva n'avoir rien à faire durant la demi-heure qui le séparait de son rendez-vous. Et ce, après avoir trouvé un stationnement convenable, refermé la portière de son véhicule, vérifié si elle était verrouillée et tâté ses poches, afin de savoir s'il n'avait rien oublié à l'intérieur. Donc, c'était trente minutes à tuer, seul, dans le quartier du Vieux-Montréal, le soir.

Lui vint l'idée, au début, de s'acheter quelque chose à manger. Cela ne nourrit pas l'esprit, pensa-t-il, mais cela occupe mon temps. Toutefois, il constata que ses poches étaient vides. Il devait s'occuper à faire autre chose. Une voiture dont les phares étaient allumés passa un bref instant derrière lui, projetant son ombre sur un grand mur de briques. C'était la première fois qu'il se voyait aussi grand, voire la première fois qu'il s'arrêtait

à son ombre. Il est juste de dire qu'il ne s'en souciait pas plus qu'une chose anodine, comme ses chaussettes ou son caleçon, pourvu qu'ils fussent propres. Mais, d'une autre façon, devait-il se surprendre qu'il ne fût pas un grand amateur de son ombre, la sienne en particulier? Après tout, on ne peut être complexé à propos de son ombre. La liste des situations cocasses deviendrait interminable si, un jour, un homme ou une femme se présentait chez son chirurgien plasticien pour lui demander de refaire son ombre. Aussi, Le Nom ne pourrait jamais complimenter une demoiselle sur son ombre, ni lui faire un reproche dans une situation qui lui serait défavorable sans équivoque.

Sa curiosité une fois piquée, Le Nom s'aventura sur le mince trottoir de la rue, à la recherche d'un réverbère. Il se trouva devant la façade blanche d'un grand hôtel. Le loisir d'apercevoir sa silhouette rapetisser ou grandir à mesure qu'il s'approchait du mur était là et son plaisir palpable. Les détails ne figuraient pas, l'essentiel restait, il avait l'impression que cette uniformité, ce velours noir qui le mimait, répondait d'une certaine manière à son désir d'être à deux endroits différents ou différents pôles de soi. Tout comme il préférerait sans doute pouvoir arriver à l'heure, pour ne pas manquer de respect envers son hôte, il ne voulait certainement pas non plus y arriver seul, d'où un embarras additionnel et une petite rancune pour ceux qui n'y étaient pas encore et encore plus pour ceux qui n'y seraient pas. Eh oui! L'art de la délicatesse devint un souci qu'il fallait cultiver avec amour, maintenant qu'il voyait son ombre sur le mur. Est-ce que les autres me voient ainsi, songea-t-il pendant qu'il se surprit en train de faire des arabesques avec ses mains, sous la fenêtre d'une chambre de l'hôtel? Il recula un peu, la silhouette embrassa trop grand et pâlit en conséquence. Après coup, il se précipita devant le pan à quelques pouces de celui-ci. Derrière lui, une femme plutôt jolie passa. Il lui vint alors l'idée un peu gamine d'étendre le bras à sa hauteur. L'illusion sur le mur était parfaite. Il s'en félicita et tenta le coup aux autres passants, mais sous différentes formes, chaque fois avait sa variante, son amélioration, son effet de réalisme ou de surréalisme

particulier. Selon son imagination inhabituellement vagabonde, il fit apparaître aux divers inconnus qui passèrent dans son ombre : une main dans le front, dans le vent, des cornes de bouc, un panache d'original, des antennes de martien, un bec de canard, etc.

Ses cabrioles durèrent un certain temps, il s'amusait tant qu'il oublia son rendez-vous (c'est le moment précis qui termine ce récit, je dois vous avertir). Le Nom n'avait-il donc pas tout intérêt à explorer ce quartier avant d'honorer son hôte ? Après tout, être en retard de quelques minutes ou de quelques heures, quelle est la différence, pourvu que d'autres y soient ? D'autant plus que vous, cher lecteur, devrez avouer avoir un petit faible pour cette histoire de jeu d'ombres, je me trompe ? Non, excellent, tout est décidé ! Nous nous entendons tous sur ce point : Le Nom doit encore batifoler dans les rues du Vieux-Montréal. Malgré tout, Le Nom aimerait quand même ne pas manquer de respect pour ses amis (car il en est certain, ils seront présents à ce rendez-vous... à l'heure, espérons-le). Il faut donc trancher quelque part. Nous prendrons ici le blâme de lui avoir trouvé une occupation aussi amusante, c'était un peu enfantin, avouons-le, mais il semblait tant apprécier la chose, nous ne pouvions quand même pas le faire chanter sous la pluie... C'est un Jugement de Salomon qui s'annonce. Voilà mon verdict : Le Nom peut aller à son rendez-vous. Voyons voir, dans l'appartement, il y aura des amis, des meubles, des lumières et des murs... Tout ce qu'il faut pour faire des ombres. (Il saura s'occuper même s'il n'y connaîtra personne). Quant à vous, cher lecteur, je vous invite à faire une promenade avec moi dans ces jolies rues pittoresques... mais je vous avertis, méfiez-vous des silhouettes louches...

Edith Paré-Roy

Le lit est vide
ou presque

il ne reste
que les traces
imprégnées dans le blanc
comme celles laissées par un ange
tombé dans la neige

il fait froid
dans le lit vide
les draps dessinent
avec leurs plis
le visage de l'absence
qui ne sourit jamais
ni ne réchauffe
qui est aveugle
comme une ombre
à la lumière

il fait froid
dans la chambre
et même si je me couvre
de mes illusions
de mes auréoles mortes
je tremble
à l'intérieur de moi
errent des fantômes de glace

je découvre
sous l'oreiller
une lettre froissée
comme les ailes
d'un oiseau de papier
entre mes mains
les nuages
ne s'envolent plus
crèvent sur tes parce que
tes faux au revoir
maquillés à l'encre de chine

les mots d'adieu empêchent la lumière de passer

si ma main
claque des dents
c'est qu'elle a peur
dans le blanc
de la chambre
sans toi
entre les quatre murs
il y a un grand espace

un espace
une sortie de secours
avec une gueule de vide
qui bave des hivers
au froid mordant
la main gelée
ne pouvant plus écrire

comment quitter l'hiver
de la chambre
avec ces murs partout
et avec ces ailes ces mains

c

a

s

s

é

e

s

sur le lit
comme mes vers
sur la page blanche

vite
il me faut sortir d'ici
de moi
de ce lieu de ratures sans couleurs

de l'autre côté de la fenêtre
peut-être
y a-t-il un chemin
menant ailleurs
jusqu'à mon inspiration

je rassemble
mes feuilles
mes doigts éparpillés

j'ouvre les rideaux
qui noyaient le soleil
m'agrippe au dernier espoir

et je sors

Michèle Lécuyer Martin

Les pas de deux du corps

Les mains

Supposons deux mains tout à fait banales
Deux mains belles et propres, rien de bien spécial
Deux mains lisses et jeunes qui en moins de dix ans
N'ont aimé la vie que durant un court instant

Ces deux mains habitent dans un pays
Peu importe lequel, mais pas très loin d'ici
Un pays où la guerre fait encore des ravages
Deux mains innocentes en connaîtront la rage

Ces deux mains vont apprendre la guerre
– La loi du sang – une triste raison d'être
Sur leur peau le temps va graver
Des cicatrices marquant leur passé

Dans le mouvement, elles se sont formées
Travaillant, travaillant, robots mal huilés
Leur danse sans musique sans poésie
Sans grâce et sans beauté
Des ridicules mal venues vont se former
Les vieillissant d'une trentaine d'années
Malgré eux leurs ongles vont s'écailler
Formant des doigts repoussant au toucher

Un seul avenir les a modelées
À devenir des êtres blessés
Paraissant plusieurs décennies d'âges
Par la vie et ses dommages

Car innocentes ces mains sont nées
La loi du sang va bientôt les aider
À tuer et survivre contre marées
Prêtes à rendre l'âme pour mourir libérées
Les yeux

Narcissiques, le miroir de notre âme,
Parfaits, îles de couleur
Flottant sur une mer blanche
Dansant sur les vagues salées

Uniques, les messages des sens
Derrière les silences
Traîtres des émotions
Mensonges, vérités et passions

Jamais immobiles toujours fuyants
Des globes translucides et clairvoyants
Des yeux de haine ou d'amour
Yeux en peine, chacun son tour

Heureux celui qui peut voir
Au-delà du regard et se souvenir
Du borgne qui est triste car il ignore
La moitié de son monde

Ex nihilo

Tout est blanc.

À une profondeur presque nulle flotte un corps, chair et musc au-devant, lymphes et os au-dedans. Il est seul, et après quelques instants il s'agite quelque peu. Puis encore.

Lorsque les tremblements cessent pour de bon, l'œil, droit ou gauche selon, s'ouvre mince, infime ligne de vue pas plus loin que les premiers axes des limbes environnants. Ce peu de rien déjà l'affole et la paupière se tend, se referme.

Puis s'ouvre de nouveau, nécessairement. Le blanc n'a pas sourcillé, et ses langueurs couvrent toujours jusqu'aux moindres détails du présent contexte. Vient un mouvement subit, involontaire à l'être réticent, un souffle qui ondule à contre-jour du néant. Le second œil s'ouvre aussi et rejoint son alter ego contre la surface maintenant frissonnante.

Temps blancs.

Le mouvement se discontinue peu à peu, et s'interrompt tout à fait. Les yeux se retournent à l'unisson vers leur propre présence. Ils sont bloqués à mi-parcours ; ils entr'aperçoivent une opacité, un obstacle comme en contour. Mais, après si longtemps, un battement s'impose. Deux obscurités s'entrechoquent brièvement.

Ce qu'on peut désormais appeler un regard furete plus bas le long de l'obstacle, repart et arpente avec lenteur la texture faisant front à l'arrière-fond. Texture de contraste tout en tâches, en minutieux relief. Est appelé à la lumière toujours plus de peau, les membres s'écoulent dans la visée qui s'accélère. Sur cette lancée, la tête s'arque, un peu. L'écho suit.

...

L'écho se fait vent et vient remuer contre la chair, la pression ébranle milliards de points proximaux, les attise et chatouille. Plus rien ne bouge, excepté cette étendue de peau délimitée par la démangeaison. Les yeux se referment durement. Les vaguelettes esquissent avec soin les frontières et les contours entre le bas du cou et les oreilles.

Lorsque le vent tombe se rétablit le vide, mais le cou, en son entièreté neuve, reste. Le regard réapparaît et détaille le tout neuf et se reconnaît. Une impression de danger : perchés sur le corps, les yeux craignent le gouffre en contrebas (!). Se génère un besoin de distance, une protection préalable, dont les bras sont la conséquence. Ex nihilo, ces derniers s'activent, réfléchifs, pour couvrir les orbites menacées, mais leur mouvance à peine profilée reformule l'ambiant qui, une fois de plus, fait vent.

...

Les yeux, le cou, les bras, immobiles de peur, suivis d'une impression de froid.

Du froid vient la réalisation du frais, modéré mais constant, dans lequel baigne l'univers en question. Le potentiel s'en propage de plus belle et, bientôt, les épaules, le dos, la poitrine. Là s'arrête la présente audace. Pourtant, la tête s'arque encore plus et, comme friable, crisse.

...

Cette fois-ci, l'écho est presque insurmontable. La rafale soulevée écorche la tête, le cou et les proches trapèzes en radians gnosiques, puis flue, comme quadrille en surcharge le bas du dos. Une nouvelle douleur enfle de surcroît au-dedans des oreilles, sorte d'oscillation barbelée. L'autour tressaillant pollue les membres déjà tracés de sursauts entrecoupés, catalyseurs de nouveaux échos. Le tout branle, haut et bas, tourbillonne et se perpétue jusqu'à l'oubli conquis avec acharnement.

Temps blanc où tout l'est.

Position parallèle

Ma tête est vide et mon corps est lourd. Je ne peux plus danser. Trop d'eau dans mes yeux. J'entends seulement la voix du professeur: « Plus HAUT!!! » Comment aller plus haut, moi qui devrais déjà être effondrée.

Je ne mange plus, je ne dors plus, mais je danse. En fait, je bouge... et on m'assure que c'est de la danse, je n'ai plus conscience de rien. Me taillader les poignets au centre du studio : mon rêve. Enfin peut-être me laisserait-on partir! Libre, sur la rue Mont-Royal, les poignets dégoulinants et le sourire aux lèvres. Fière de ma protestation muette : « Voilà ce que vous m'avez fait! Je suis devenue folle! »

5-6-7-8... Chassé step grand-jeté-tendu!

Je donne tout ce qu'il est possible, presque rien. À ma performance on ne répond que : « Recommence! Plus haut! POUSSE! »

Je m'écroule, je veux m'évanouir, mais je n'y arrive pas. Je me noie dans mes larmes. Il n'y a plus rien devant mes yeux qu'un immense rideau aquatique, au travers duquel j'entrevois des corps appuyés sur la barre d'exercice. Des silhouettes minces et floues. Je ne perçois pas leurs visages, mais je vois leurs os. Les squelettes chuchotent, je les entends, ils ne comprennent pas.

J'ai mal aux os, mal aux muscles, mal à la peau, mal à tout ce qui ne fait jamais mal. Il y a de ces jours où j'ai sincèrement souhaité me faire happer par une voiture, pour pouvoir dormir dans un délicieux coma. Je l'ai souhaité, en évitant de toucher du bois pendant la semaine qui suivait, au cas où le charme se romprait. Le charme se rompait, toujours, dès l'instant où je touchais mon crayon. Quel martyre que d'écrire dans cette plaie.

Arrivée chez moi, le soir, vieillie de dix ans, je plongeais dans mon lit. J'avalais à grandes gorgées mes couvertures, souhaitant qu'elles obstruent mon oesophage et enveloppent mes poumons. Les couvertures sont bien

trop pacifiques, toujours douces! Je sais que je devrai y retourner demain encore, et le surlendemain aussi, et encore, et encore. Je suis envahie par la nausée.

Et j'entends : « Hop ! Relâche, Pam ! Tends et plie, respire et drop ! Tourne, tac ! » J'ouvre les yeux, le même rideau aquatique que cinq ans auparavant. Ma vue se clarifie, les larmes sont maintenant sur mes joues. Tout est noir, mon coeur déborde, je le contiens. Il s'échappe silencieusement par de minuscules gouttes qui bourgeonnent au coin de mes yeux. Je tourne l'interrupteur qui règle le casque d'écoute, une musique apaisante. La tension baisse. Je suis étourdie ou plutôt stupéfaite. Tout était tellement clair, j'avais l'impression d'y être. La même fatigue, la même douleur, et soudain, en ouvrant les yeux, une noirceur réconfortante me rappelle à la réalité. Pourtant, j'ai envie d'y retourner.

Je referme les yeux et la clarté revient, les néons me brûlent les yeux. Le ventilateur du plafond brasse l'épaisse chaleur du studio. Quelque chose en moi s'est brisé. Mes jambes peut-être. Je n'arrive plus à danser, quel échec! Je ne veux pas qu'on me parle. Je ne veux plus les voir, ni les gens, ni les plafonds, ni les souliers, ni les bouteilles d'eau, ni les « bas réchauds », ni les maillots de chez Rossetti, ni les lattes éraflées du plancher. Aujourd'hui, quelque chose a fini, je démissionne, je lâche, j'ai échoué.

Nous

Le double-monologue

(Regard intense, voix forte.)

– Nous sommes tous doubles. Parce qu’une partie de nous vit le présent, alors qu’une autre demeure éternellement dans le passé. Mais aussi parce qu’une partie de nous vit le présent, tandis que l’autre anticipe l’avenir. Nous sommes doubles puisque nous voulons tout, mais nous préférons souvent une chose à une autre. Nous sommes doubles parce que nous sommes bien dans la solitude, mais nous recherchons toujours l’autre. Nous sommes doubles, nous sommes contradictions, nous sommes rires et pleurs à la fois, nous sommes dieux comme démons, nous sommes tout.

(Long silence. Rires.)

Le double-dialogue

(Je est seule sur la scène.)

- Je te l’avais dit. Je te l’avais dit que ça se terminerait ainsi.
- Tu ne sais rien du tout.
- Mais si. Je te l’ai répété des dizaines de fois.
- Ça ne peut pas finir comme ça.
- Décidément, tu ne m’écoutes pas.
- Je ne sais plus très bien où j’en suis rendue.

- Normal, tu fais la sourde oreille.
- Arrête de m'emmerder.
- Ceux qui n'écoutent pas leur conscience en payent le prix.
- Qu'est-ce que j'ai fait ?
- Tu l'as trahi. (*Long silence.*) Tu ne pouvais plus vivre avec lui parce que tu as trahi ce qui existait entre vous. Je t'avais prévenue. Tu ne m'as pas écoutée.

Rupture

Lorsque j'ai goûté à l'explosion de la première bombe, je savais qu'il n'y avait plus d'espoir. J'ai perdu la partie parce que j'ai choisi d'abandonner. Depuis un moment déjà, nous avons perdu notre synchronisme. Tu as crié, mais je n'ai rien dit. Le reflet de notre tombe vacille dans mon œil froid.

Remords

Je me suis mordu la lèvre
Et j'ai entendu le cri du sang
Je me suis souvenue
J'avais oublié
Que tu ne bouges pas comme les autres

J'ai oublié

Combien je t'aimais

Désespoir

La noirceur m'habite comme une caresse de l'enfer. Je n'en peux plus. Je me tords sans relâche dans mon lit froid, mes doigts se crispent et la sueur m'assaille. J'enfouis ma tête lourde dans l'oreiller vide, ton odeur a disparu. La dernière trace, je ne la goûte plus. Mes oreilles hurlent, ma voix n'entend plus. Au fond de cette épave, l'enfant pleure, le cœur bourdonne et la conscience se moque cruellement.

Point d'articulation

(Je et Tu, au centre de la scène.)

Je — Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Tu — Je ne sais pas.

Je — Tu ne me regardes plus de la même façon.

Tu — C'est toi qui as changé.

Je — C'est possible. Tu m'en veux encore ?

Tu — Oui.

Je — C'est étrange.

Tu — Que je sois encore fâché ?

Je — Non, que tu me regardes ainsi. Je croyais que le Nous était mort.
Pourtant, il existe encore.

Tu — Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Je — Tu ne sais donc pas lire dans les yeux.

Attentat

Ce soir, je sors avec quelques copains. Tu as accepté de te joindre à nous. Devant un bock de bière, tu me regardes discrètement, je le sais, je le sens. Je ne peux m'empêcher de partager mes commentaires désobligeants sur ta nouvelle copine. Moi, jalouse ? Pas du tout. On ne peut s'entendre avec tout le monde. Je te remercierai plus tard d'être venu sans elle. Pendant que les autres rigolent avec un voisin de table, je te sens très près de moi. Tu m'invites à danser. Tu me souris en m'entraînant dans la foule. Le rythme emporte bientôt mes jambes, mes hanches, mes bras. Dans cette transe où chaque partie de mon corps se lance dans un mouvement, mon chandail colle sur ma peau. Mon souffle se perd dans la fumée de musique qui nous envahit. Tu te rapproches de moi, tu colles ton bassin sur le mien en m'agrippant de tes mains chaudes. L'épaisse couche de glace qui recouvrait mon cœur se met à fondre, quelques gouttes s'échappent de mes yeux brûlants.

Les secondes se succèdent, un cri résonne dans mon ventre. Notre synchronisme est hallucinant : on jurerait qu'il n'y a qu'un seul organisme qui bouge. Nos genoux se frôlent et mes hanches sont devenues les tiennes. J'ose enfin soutenir ton regard, une vague me renverse, comme en pleine mer. Mes lèvres tremblent. Tu m'embrasses comme le jour vient défier la nuit.

Éphémère

Comme tout ce qui est vivant
Le Nous se destinait à mourir
L'image s'est embrouillée
Puis s'est déchirée
Les morceaux ont disparu dans le vent
Les voix se sont éteintes
Nous est décédé
De son *éphémérité*

Les traces dans le sable
M'ont empêchée d'enterrer
Le cadavre du Nous
J'ai cru qu'il respirait encore

Le temps d'une prière
Une prière éphémère
Qui m'a regardé droit dans les yeux
Le cri de celle qui s'est trompée

Le pardon l'a emporté
Il a gagné la partie
J'ai roulé un double aux dés
La résonance du coup
Jusqu'à toi
Tu m'as invitée à danser éternellement
L'éphémère nous regarde
Mais le Nous ne craint plus

Lorie Guilbault

avec son visage de môme dans le genre mièvre
le silence me crie de me taire
lui qui est si bruyant
alors
il hurle à qui veut l'entendre

mon encre ne fait qu'un tour et chute
voilà ma tache blanche

battements en écho

cesse de crier mon coeur
arrête de me dénigrer avec tes regards trop portés sur le désespoir
j'en ai assez de tes calomnies qui manquent d'oxygène
je sens ta crise d'angine d'amour
mais calme-toi donc !
l'électrocardiogramme de la pudique société
ne tiendra pas le coup si tu continues

je sais que tu écoutes les gémissements
il ne faut pas
il ne faut pas se reposer sur des étouffements
n'écoute pas le bruyant silence de mon sang

il est trompeur
bouche tes oreillettes trop grandes

il serait temps pour toi de dormir
dors comme ces oiseaux à une seule aile

tu as suffisamment rêvé

je vis mon déclin avec indifférence
il ne creuse plus rien en moi

mon style se meurt sans avoir prévenu mon cœur
plus rien ne le stimule
je ne danse plus sur mes traces
j'ai peur
j'ai peur d'avoir perdu mes dernières poussières de sensations

où les ai-je laissées?
svp balayez-les vers moi
je veux pouvoir me réaspirer

ne me laissez pas dans un tel bordel

je brûle de froid à l'intérieur
mon intériorité n'est pas plus chaude que ma logique

Bienvenue la vie

« Je t'aime, je t'aime, je t'aime » semble vouloir dire Katharina en ouvrant ses cuisses basanées et en décochant un regard suave à Greg. Je t'aime... Pourquoi donc cela traverserait-il un instant la tête de cette putain, ramassée dans un bled perdu de Cuba, qui semblait avoir seize ans tout juste ? Pour un vieux bonhomme bedonnant de surcroît. Sans un son, il s'affaisse entre ses cuisses fermes, sa graisse ondulant autour de lui comme autour d'un mauvais morceau de viande. Alors qu'il renâcle comme un cheval ou plutôt comme un hippopotame véreux, sa graisse ondoyante révèle beaucoup sur le vieux cochon qu'il est. Président d'une grosse compagnie prospère, mangeur de filets mignons et de côtes levées, un corps entier meurtri par l'absence de véritables contacts amoureux. Peut-être était-ce pour cela qu'il s'acharnait avec tant d'ardeur sur la pauvre libellule, pour qu'elle hurle de plaisir ou de douleur, quelle différence ? Peut-être arriverait-il, s'il se balançait assez fort, à se prouver à lui-même qu'il n'était pas qu'une sale larve que les femmes abhorraient à cause de son manque total de sex-appeal et de cœur ? Peut-être arriverait-il à se prouver que sa vie n'était pas ratée ? Que ce bon gros dandy anglais n'était pas une tapette ?

Plus loin, couché dans l'herbe tendre, un enfant observe les étoiles. La brise tiède agite doucement les brins d'herbe autour de lui, comme une douce caresse maternelle. Son petit ventre se soulève doucement et se repose, exprimant son bien-être. Les étoiles semblent si lointaines, si immobiles, si merveilleuses dans cette impression d'être figées dans une beauté éternelle. En fait, certaines étoiles sont plus près de nous et bien qu'en mouvement, toutes aussi immobiles...

Une grande star de cinéma, finissant son spectacle, salue la foule. Alors que sa marche élégante semble la confiner au rang de déesse, le léger frémissement de son nez dément cette assurance. Un reniflement oui... un besoin urgent... un sourire entièrement refait, brillant dans un visage fusant de sex-appeal figé par le fond de teint. Un sourire qui en fait est une grimace. Deux lèvres qui s'étirent lentement dans l'atmosphère en deux

croissants écarlates... une moue pour tous les cons qui paient la coke et qui l'empêchent d'en prendre maintenant.

De la poudre s'élève dans les airs, dans la petite ville de Chandler en Gaspésie, la pâtissière malaxe le pain. Ses grosses mains potelées le tournent, l'écrasent, le pétrissent, l'étirent, l'étendent... le pétrissent, l'étirent, l'étendent... la bouche sifflote, les pommettes saillent dans le visage rond. De petits cheveux rebelles passent la tête à travers le filet qui les contraints et se balancent de droite à gauche, le four s'ouvre...

Plus loin dans le Québec, on ouvre aussi un four. Madame Charron va aller y faire un tour, son dernier tour. Chez elle, tout rappelle l'immobilité; ses yeux clos, ses lèvres blanches comme de la craie, sa peau durcie, cireuse... pourtant, les cheveux et les poils poussent toujours de même que les ongles. Soudain, son thorax bouge et elle émet un râle... l'homme chargé de l'incinérer sursaute... pas de problème, Charles, c'est seulement l'air qui s'échappe...

Kelly soupire et Brendon rit aux éclats. Entouré d'une bande d'individus gloussant, il danse sur une table, frétille du derrière, bouge les mains... pète! Pète! Pète! Pèèèèttttttee! Kelly, le dos rond, assise dans un fauteuil, regarde ses doigts... elle a honte... he is too stupid.

Un sifflement traverse le ciel. Des doigts s'enfoncent dans les oreilles de la fillette. Sa mère la presse contre elle, contre ses seins. À travers la membrane de chair et de graisse, la jeune fille entend un cœur qui bat à tout rompre. Un bruit assourdissant se fait entendre, sa mère l'échappe, la petite est propulsée plus loin. Elle hurle, une immense douleur se répand dans tout son petit être de quatre ans. Ça brûle, ça grésille horriblement. Ça ne fait jamais du bien de recevoir des bouts d'obus, mais que dire des armes de destruction massive subies à quatre ans? Des bouts d'obus sur la trame sonore de *Fire*.

Le feu grésille dans la cheminée. Des petites étincelles orangées vont s'écraser joyeusement contre le pare-feu. Les flammes jaunes, rouges et orangées exécutent leur danse millénaire dans le foyer, répandant une douce chaleur. Une queue touffue glisse dans l'air chaud d'un côté et de l'autre, un museau humide remue entre deux pattes. Sur un divan moelleux, deux formes s'agitent sous une couverture, chuchotent, rient. Une main caresse la courbe ronde d'un ventre. L'autre caresse des cheveux. Un petit être suce son pouce, un petit être baignant encore dans le ventre moelleux de sa mère. C'est un garçon. Et il est parfait.

Il est parfait. Parfait le tableau que le peintre vient de terminer. L'œuvre qui le fera sortir de l'anonymat. Une œuvre qui sera exposée dans les musées. Une œuvre qui révolutionnera le courant postmoderne probablement. Des raclements sur le sol. Un saut. Des gouttes de salive qui tombent d'une grande langue rose. Une patte déchirant la toile... une œuvre qui aurait pu révolutionner le courant postmoderne... parfois les animaux ont besoin de sortir...

La jeune fille hurle, claque la porte de sa chambre. Ouvre sa penderie, prend quelques jeans et les fourre dans son sac. Prend aussi quelques chandails chauds. Sortir, elle doit sortir, elle n'en peut plus de recevoir des ordres. Elle ouvre aussi un bocal et saisit de l'argent. Elle ouvre la fenêtre et la traverse en levant très haut la jambe.

Il lève la jambe. La repose. Croisé. Les bras décrivent un arc de cercle autour de sa tête. Première position, ses orteils lui font un mal de chien. Deuxième position, il mordille sa lèvre supérieure. Troisième position, les fesses fermes du danseur devant, lui donnent des sueurs...

Il ouvre le sac. L'air du sac s'échappe en répandant une odeur grasse de barbecue. Une main plonge dans le sac. Les doigts se referment sur une croustille, la portent vers la bouche qui s'ouvre pour la recevoir. Les dents la

brisent en dizaines d'éclats, tandis que la salive gicle et ramollit le tout. Les croustilles sont trop fortes, la main amène du peps. Vraiment trop crispés, les doigts agitent le t-shirt. La mixture se dirige vers l'œsophage et descend doucement grâce au péristaltisme. Un petit séjour dans les intestins qui l'écrasent pour en prendre les nutriments...

L'aiguille entre sur le dos de la main du garçonnet et un hurlement sort de sa gorge. Un sac répand maintenant son liquide dans son sang. Sa mère lui chuchote des mots doux, il en a besoin parce qu'il est malade, c'est comme de la nourriture. Il passe sa main sur son petit crâne nu. Il se roule en boule dans son grand lit bleu. Une goutte de sang perle de sa main. L'infirmière le regarde avec de grands yeux tristes et incline doucement la tête. Sa mère agite un jouet jaune devant lui en faisant des bruits de camion. Un homme passe en couche devant la porte de sa chambre en hurlant. Une autre infirmière court derrière lui. Le garçon a peur, il tombe en bas du lit en s'éloignant brusquement de la porte.

Cabotin court se réfugier sous la table et lèche sa patte endolorie... c'est la fin du monde. Il est tout recroquevillé sur lui-même. Ses poils sont dressés sur son dos. Une puce saute à grands bonds dans son pelage noir. Le sang coule sur le sol. Cabotin est blessé. Le sang coule de sa patte, du ventre de la petite Irakienne et du vagin de Katharina. L'air sort de Brendon et de madame Charron. Des formes chuchotent et bougent sous les couvertures. D'autres font des mouvements gracieux, s'expriment corporellement. Des gens sortent, des larmes sillonnent des joues, des gens tombent. Des portes claquent, des pieds avancent, des objets volent, les paroles vibrent... les étoiles s'éteignent... tout bouge, respire, laisse sa trace... bienvenue la vie.

Aubes et aurores

J'ai beau me dire que tout a une fin, j'ai l'impression qu'il me manque une partie de moi-même. J'ai été amputée. Son absence me marque. Un membre fantôme me procure l'impression qu'il est toujours là, à mes côtés. J'aimerais pouvoir accepter son départ; qu'il disparaisse de mon esprit. Je voudrais qu'il meure une autre fois, une deuxième et dernière fois. Ce serait sa mort double, sa double disparition. Je me sentirais mieux. Malheureusement, son effacement inéluctable a laissé sa trace en moi. Son être agonique s'est imprimé éternellement dans mes neurones pendant son ultime assombrissement.

Éphémère, l'existence laisse des empreintes sur les chemins de l'Histoire. Personne ne peut se débarrasser des cendres abstraites qui encombrant sa mémoire. La fatalité de la mort n'est pas si tragique, en fait. Nous sommes tous des vagues qui s'engloutissent par elles-mêmes. Nous formons un tout éternel avec l'Univers. En perdant notre forme d'être humain, nous faisons une symbiose avec l'essence infinie de notre planète. Nous sommes la planète, la planète est nous. Nous sommes en elle comme elle est en nous. Nous voici la même chose, l'un qui s'éveille tandis que l'autre s'endort et rêve en permanence de merveilles qui s'animent avant de s'éteindre. Nous prenons part au grand cycle sans fin.

Aurore est peut-être devenue une fleur, qui sait ? Elle était belle. Son visage mince, au regard vert perçant, avait une allure angélique. Des lierres dorés, aussi légers et doux que la soie, couronnaient son corps discret et ravissant. Ses sentiments animaient sa démarche. Ses sens hypersensibles captaient l'alentour. Aurore, femme authentique, vivait en harmonie. Loin d'être une enveloppe corporelle insignifiante, son âme exhalait une beauté divine.

Dans les tréfonds de nos cellules, le temps n'existe pas. Dans nos sous-sols microcellulaires, nous sommes frères et sœurs de la flore, de la faune et des choses. La Nature nous a créés à partir des mêmes éléments. La recherche de l'illumination est une quête d'harmonie totale avec elle, une méditation sur notre substance dans le monde réel.

Le jour de sa disparition, Aurore m'avait parlé au téléphone. Elle m'avait confié ses tourments au sujet de son départ éminent. Ses paroles pénétraient mon oreille, des frissons traversaient mon corps. La confiance sincère qu'elle m'accordait me touchait droit au cœur. La mort nous angoisse, lorsque nous y sommes confrontés.

L'Univers est basé sur des dualités, des concepts jumeaux inséparables. La vie et la mort, la paix et la guerre ainsi que l'âme et le corps ne sont rien l'un sans l'autre. État inchangeable de nos existences humaines, il y a le bien et le mal. Ils s'opposent inexorablement, en s'accordant d'eux-mêmes. Ils s'affrontent et se métamorphosent, comme nous.

Aurore commença à sombrer vers le gouffre de la Fin. Une tumeur cancéreuse au cerveau lui fit signer son contrat final et tragique. Elle n'a pas eu le choix. Personne n'aura jamais le choix. La fontaine de jouvence n'est qu'un mythe.

Lorsque j'approcherai de la mort, je me sentirai plus près d'Aurore. J'aurai l'impression qu'elle me consolera en me murmurant des mots languoureux. «Aube, tu verras, la mort n'est pas une déchirure. Elle est une continuité subtile qui te délivrera de ton carcan de peau si étouffant.» Je respirerai mes dernières secondes, mes inspirations mortifères, avec une glorieuse indifférence.

Ma jumelle me manque. J'ai envie d'aller la rejoindre. Je crois que ce sera fait ce soir. Je me libérerai de la réalité, enfin. Sans Aurore, le réel est une menace torturante. Sans elle, je ne me sens plus vivre et ne ressens que la fin.

Je me mis à faire les cent pas dans la cuisine m'arrêtant de temps en temps pour aller lire quelques-unes des feuilles qui jonchaient le parquet dans la cuisine.

Je n'essayais pas vraiment de réfléchir. Je sentais que les mots « cœur » et « amour » éveillaient en moi une émotion un peu trouble, alors il valait mieux attendre.

Les mots font leur chemin tout seuls: il faut les laisser faire, leur donner le temps de venir.

Quelques images tout à coup arrivèrent.

– Jacques Poulin, Le Vieil Homme et la Femme